



CINÉMA [s] L'HOMME QUI MURMURAIT LE FRANCE À L'OREILLE DES CHEVAUX

www.abc-lefrance.com

THE HORSE WHISPERER

DE ROBERT REDFORD

fiche film

FICHE TECHNIQUE

USA - 1998 - 2h40

Réalisateur :
Robert Redford

Scénario :
Eric Roth, Richard LaGravenese,
d'après le roman de **Nicholas
Evans**

Montage :
Tom Rolf

Musique :
Thomas Newman

Interprètes :
Robert Redford
(Tom Booker)
Kristin Scott Thomas
(Annie MacLean)
Sam Neill
(Robert MacLean)
Dianne Wiest
(Diane Booker)
Scarlett Johansson
(Grace MacLean)
Chris Cooper
(Frank Booker)



SYNOPSIS Grace a une passion pour les chevaux et un amour tout particulier pour son pur-sang, Pilgrim. Bravant le froid, la neige et le verglas, elle part en douce au petit jour avec sa meilleure amie pour une balade, avec l'insouciance que l'habitude a forgée, et les rires que la complicité engendre. Très vite, la promenade équestre vire au cauchemar, Grace et Pilgrim font une lourde chute. La fillette est amputée de la jambe et, lorsqu'elle revient à elle, elle comprend que rien ne sera plus jamais comme avant, parce que son cheval est devenu fou, bon à abattre...

CRITIQUE

Pour la première fois, Robert Redford cinéaste dirige Robert Redford acteur, qui savait pouvoir incarner au mieux ce cavalier taciturne qui parle aux chevaux. Et d'abord parce que le décor et les habitudes de vie du héros sont semblables à celles du cinéaste, qui a choisi depuis longtemps la vie dans un ranch loin de Hollywood. S'il tient le rôle principal, Redford ne cherche pas à



se mettre en valeur. Tom Booker n'apparaît qu'au bout de quarante-cinq minutes de film ; toujours robuste et élégant, Redford ne dissimule pas une maturité qui sert d'ailleurs le personnage. Une des forces du film vient du mélange entre l'éloge de la communauté et la figure héroïque solitaire : le film est un hommage sincère au mode de vie de l'Ouest américain, à la fois présent et disparu, à ses valeurs familiales (lorsque l'héroïne appelle «Mr. Booker», les deux frères répondent de concert, individu et famille se confondent), et il travaille aussi la représentation mythique du héros.

Redford mélange plusieurs dimensions dans son personnage. Si Booker est un peu le miroir de Redford, de son exil harmonieux et de ses exigences, la mémoire cinématographique de l'acteur lui donne une épaisseur, une aura. Trouver sa place dans l'espace américain, s'y enraciner : tel était l'enjeu du *Jeremiah Johnson* de Sydney Pollack, dont *L'homme qui murmurait à l'oreille des chevaux* reprend l'hymne à la nature. (...) La fable morale est simple et forte, ce qui est synonyme. (...) Le film de Redford repose sur une vision quotidienne et archétypale de l'Ouest. Tournant le dos à la fébrilité spectaculaire du film d'action, *L'homme qui murmurait à l'oreille des chevaux* repose sur la contemplation. Le sujet lui-même consiste en une contemplation profonde, un abandon de l'action. Tom Booker doit gagner la confiance du cheval.

Redford filme le face-à-face en

une longue séquence quasiment immobile, où le cow-boy regarde le cheval dans la prairie. Toute la séquence, comme le film d'ailleurs, se fonde sur la durée, le mouvement des herbes, la lumière du soleil. Au lieu de s'affairer dans un temps vide, Booker vit dans une durée autonome, éternelle. La forme du film, avec la photographie virtuose de Robert Richardson, épouse l'acte contemplatif à travers la figure récurrente du détail. Redford multiplie les très gros plans sur les accessoires, les objets qui emblément un lieu, une situation. Et ce dès le début à New York, mais pour mieux détacher ensuite les symboles quotidiens du Montana. On sent dans ces plans d'objets le désir d'immortaliser les détails forts d'un monde aimé.

Au sein de la vaste chronique, Redford réserve aux événements des traitements visuels différents. Soit il accentue la puissance émotionnelle du moment avec des ralentis, des fondus dans le mouvement, avec la subtile partition lyrique du compositeur Thomas Newman : les promenades à cheval, Grace retrouvant confiance en elle et remontant Pilgrim. Soit, au contraire, il préserve, raréfie l'expressivité émotionnelle. Les moments les plus fragiles, les plus intenses, sont filmés à partir d'un détail ténu, dont la résonance rend plusieurs séquences bouleversantes. (...)

L'œuvre glisse de la chronique à la métaphysique. Une tonalité bleue et blanche domine la première partie, jusqu'à l'accident de

cheval. Cet univers de neige est traité comme un lieu d'innocence protégé : tapis blanc du paysage, pluie de neige, composition soignée, sonorités magiques de la musique, objets symboliques. Avec l'accident, cette innocence paraît perdue, ou plutôt souillée par la violence et la peur. Pour la seconde partie, le film change de format, passe du panoramique au cinémascope. L'espace s'ouvre aussi en hauteur, grâce à des vues aériennes étonnantes. Personnages et véhicules deviennent de minuscules points, les routes des lignes. La piste sonore se modifie elle aussi, se purifie : lors des plongées aériennes, le son des voitures, des radios, disparaît dans le silence du ciel. Voyage, le film contient comme une odyssée.

L'obsession du retour aux origines se lit aussi dans le symbolisme du cheval. Lorsque Annie fait des recherches sur les guérisseurs de chevaux, une séquence de montage retrace l'histoire et la légende de l'animal sur la terre américaine.

À la source, il y a la violence et la peur. À plusieurs reprises, Redford filme ainsi l'œil de la bête, l'œil du monstre. Le cinéaste touche là une des clés de l'imaginaire américain, la confrontation originelle de l'homme avec le sol, avec la bête, pour faire surgir le jardin pastoral et la paix.

Pierre Berthomieu

Positif n°452 - Octobre 1998



L'histoire imaginée par Nicholas Evans était censée faire pleurer Margot. (...) L'étonnant, c'est que Robert Redford soit parvenu à métamorphoser ce roman-photo vaguement «new age» en drame au classicisme somptueux, au lyrisme tranquille. Un film qui retrouve les caractéristiques du cinéma américain de jadis. Le cinéma de John Ford, par exemple, avec son sens de l'espace et la beauté des sentiments.

Il y a deux ans, Clint Eastwood avait, lui aussi, tiré d'un roman insignifiant un film romanesque, intimiste celui-là. **Sur la route de Madison** avait fait pleurer toute la France, hormis quelques cœurs secs. Les deux films reflètent parfaitement, en fait, la mentalité de leur auteur. Il y a un masochisme permanent dans les films d'Eastwood, notion totalement étrangère au monde selon Redford. Même leur critique de la société américaine est différente. Le premier ne jure que par le solitaire qui vit à l'écart du groupe ; le second, par le groupe qui peut (qui doit !) aider le solitaire... La mode actuelle donnerait plutôt raison à Eastwood. Ce qui n'implique pas forcément que Redford soit dans l'erreur.

Et il le prouve avec ce film magnifique où tous les personnages sont contemplés avec une indulgence rieuse, une tendresse dénuée de mièvrerie. De toute évidence, le personnage principal, c'est Annie, la mère. Parce qu'elle évolue tout au long du film. Et aussi parce qu'elle prend des décisions. Ne pas faire abattre,

après l'accident, Pilgrim, le cheval de Grace, comme si elle pressentait un lien ténu entre la survie de l'animal et celle de son enfant, également murés dans leur effroi. Contre l'avis général, elle s'en va, au fin fond du Montana, à la recherche d'un mec bizarre qui a la réputation de «murmurer à l'oreille des chevaux» pour mieux les guérir.

Bien sûr, parce qu'Annie est interprétée par Kristin Scott Thomas et le guérisseur, Tom Booker, par Robert Redford, on devine bien que ces deux-là seront attirés l'un par l'autre. (...) C'est peu à peu qu'ils progressent l'un vers l'autre. A leur rythme, ils s'apprennent, ils s'apprivoisent. Entre eux se nouent des rapports de comédie américaine, puisque tout les oppose. Comme dans la scène du premier repas qu'Annie et Grace prennent avec la famille de Tom Booker. Gêne des uns. Maladresse des autres. Deux mondes dissemblables se côtoient sans trop se comprendre et se rejoignent sans trop savoir comment.

Au cœur du film, il y a la peur, celle qui minait déjà les héros du premier long métrage de Redford, Des gens comme les autres. Ici, la fureur de l'animal blessé renvoie chacun à sa propre angoisse : Grace redoute l'avenir qui l'attend, Annie découvre en elle une vacuité qui menace de l'engloutir. Même Tom Booker, réputé n'avoir peur de rien, confie (est-ce Redford qui, un instant s'exprime ?) sa crainte devant le temps qui s'enfuit : «J'ai peur de vieillir,

dit-il à Grace, de devenir inutile.» C'était déjà la morale d'**Au milieu coule une rivière**, l'un des précédents films de Redford : seul l'espace semble pouvoir, par moments, combler le vide qui nous cerne. D'où ces cieux immenses. Ces montagnes enneigées. La silhouette en ombre chinoise d'un homme qui chevauche dans le soleil couchant. D'ailleurs, dès qu'Annie et Grace quittent un New York engoncé, filmé en couleurs bleues et grises, Redford modifie le format du film - l'écran s'élargit soudain, comme pour accueillir une harmonie possible... Procédé presque naïf, qui pourrait prêter à sourire. Mais, précisément, chaque minute de **L'homme qui murmurait à l'oreille des chevaux** reflète le plaisir de Redford à tourner un film «Comme avant». A faire l'enfant avec son histoire d'amour à l'ancienne, son bétail attrapé au lasso, comme dans les vieux westerns des familles, et ses fêtes un peu bêtes où l'on boit, où l'on danse, mais où les tensions se relâchent, et où l'on entrevoit furtivement, durant quelques instants, le bonheur possible.

Ce bonheur est fugace, Redford le sait bien. Mais le film n'existe, précisément, que par cette fragilité. Cette capacité à saisir au vol, entre deux moments contemplatifs, des instants apparemment insignifiants, mais pourtant si intenses. (...)

Pierre Murat
Télérama n°2538 - 2 Sept. 1998

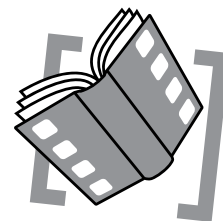
(...) Pour son cinquième film en tant que réalisateur, Robert 3



**CINÉMA[s]
LE FRANCE**

8 rue de la Valse 42100 Saint-Étienne

Le centre de Documentation du Cinéma[s] Le France, qui produit cette fiche, est ouvert au public du lundi au jeudi de 9h à 12h et de 14h30 à 17h30 et le vendredi de 9h à 11h45 et accessible en ligne sur www.abc-lefrance.com



Contact : Gilbert Castellino, Tél : 04 77 32 61 26
g.castellino@abc-lefrance.com

Redford a choisi d'adapter le best-seller de Nicholas Evans. Un choix qui semble évident quand on connaît la passion de Redford pour l'écologie. Ici, il nous offre un hymne à la vie au grand air, dans des paysages de toute beauté (sublime photo de Robert Richardson), où la nature, les chevaux et les hommes vivent en harmonie. Un environnement qui permet de laisser s'épanouir librement les sentiments. C'est donc une histoire d'amour impossible qui va peu à peu se dessiner sous nos yeux. (...)

Sloughi
<http://cinema.fluctuat.net>

BIOGRAPHIE

Après ses études, Robert Redford s'inscrit à l'Institut Pratt de Brooklyn pour devenir décorateur, puis se tourne vers le théâtre. En janvier 1959, il joue le rôle d'un joueur de basketball dans la pièce *Tall Story* avant de débiter une carrière à la télévision en figurant au générique des plus célèbres séries de l'époque. Son rôle dans *The Iceman Cometh* (1960), téléfilm réalisé par Sidney Lumet, attire sur lui l'attention des critiques et des producteurs. En 1961, il fait ses premiers pas au cinéma dans *La Guerre est aussi une chasse* resté inédit en France. La même année, Robert Redford retourne à New York et y joue au théâtre *Pieds nus dans le parc* (un rôle qu'il reprendra au cinéma en 1966). Sa carrière lancée et sa gueule

d'amour devenue légendaire, il se retrouve en tête d'affiche de productions aussi majeures que *La poursuite impitoyable* (1966, Arthur Penn), *Butch Cassidy et le Kid* (1969) et *L'Arnaque* (1973) de George Roy Hill. C'est par le biais de sa société Wildwood Enterprises que le comédien s'investit dans la production de deux films de Michael Ritchie : *La descente infernale* (1969) et *Votez MacKay* (1972). Ce dernier long métrage, où Robert Redford campe un candidat démocrate lors d'élections sénatoriales, l'«écologique» *Jeremiah Johnson* (1972), *Les Hommes du Président* (1976), sur le scandale du Watergate, et le «progressiste» *Brubaker* (1980), où il dénonce l'univers carcéral américain, prouvent que l'acteur sait également s'impliquer politiquement dans ses films. En 1980, il passe derrière la caméra. D'emblée, il reçoit l'Oscar de la mise en scène et le prix de la Directors Guild of America pour le mélodrame *Des gens comme les autres*. Viennent ensuite *Milagro* (1988), *Et au milieu coule une rivière* (1992), qui vaut au réalisateur une citation au Golden Globe, *Quiz Show* (1994) et *La Légende de Bagger Vance* (2001). Parallèlement, Robert Redford continue sa carrière d'acteur en tournant avec parcimonie sous la direction de Sydney Pollack, à qui il doit deux de ses plus gros succès : *Out of Africa* (1985) et *Havana* (1990). (...)

Très pris par ses activités liées au Festival du film indépendant de Sundance, dont il est le fondateur,

il accepte toutefois de jouer (...) dans *Spy game* (2002), *Le Dernier château* (id.), *L'Enlèvement* (2004) ainsi [que dans] *Une vie inachevée* (2005). Malheureusement, le succès critique n'est pas toujours au rendez-vous.

En décembre 2005, il reçoit les honneurs du Kennedy Center pour sa participation à la culture américaine. Fervent libéral, il revient à la réalisation en 2007 avec un thriller politique, *Lions et agneaux*, où il joue également aux côtés de Tom Cruise et Meryl Streep.

www.allocine.fr

FILMOGRAPHIE

Longs métrages :
Ordinary People 1980
 Des gens comme les autres
The milagro beanfield war 1987
 Milagro
A river runs through it 1992
 Et au milieu coule une rivière
Quiz Show 1994
The Horse Whisperer 1998
 L'homme qui murmurait à l'oreille des chevaux
La légende de Bagger Vance 2001
Lions et agneaux 2007
Prochainement
Against all enemies
The Conspirator
The company you keep

Documents disponibles au France

Revue de presse importante
 Positif n°452
 Cahiers du cinéma n°529
 Gazette Utopia n°184, 185, 186
 Saison Cinématographique 1999